

L'institution philosophique française et la Renaissance : l'époque de Victor Cousin

Dominique Couzinet et Mario Meliadó (éds)



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Table des matières

Notices biographiques VII

- 1 Écrire l'histoire de la philosophie de la Renaissance à l'époque de Victor Cousin : acteurs intellectuels, enjeux idéologiques et institutionnels 1
Mario Meliadó

PARTIE 1

Vues d'ensemble et perspectives transdisciplinaires

- 2 La Renaissance dans l'histoire. L'historiographie philosophique française du XIX^e siècle 11
Catherine König-Pralong
- 3 Deux portraits de la Renaissance en compétition : l'*Encyclopédie nouvelle* (1836–1843) et le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844–1852) 44
Gregorio Piaia

PARTIE 2

Figures historiographiques, réseaux intellectuels et politiques

- 4 Charles Waddington : de la thèse sur Ramus aux discours sur la philosophie de la Renaissance 61
Dominique Couzinet
- 5 Négocier la coupure. La légende spiritualiste de Giordano Bruno au cœur de la transaction entre philosophie et théologie 102
Delphine Antoine-Mahut
- 6 Le cas Vanini et l'historiographie philosophique sur la Renaissance à l'école de Victor Cousin 127
Mario Meliadó
- 7 Donner et recevoir la modernité : Vico entre la France et l'Italie 151
Rocco Rubini

- 8 Glisson-Leibniz-Reid-Maine de Biran : la force de la vie et sa trajectoire
dans l'*Histoire de la philosophie* de Victor Cousin 173
Guido Giglioni

PARTIE 3

Documents

- 9 Les lettres de Christian Bartholmèss à Victor Cousin (1846–1856) 201
Mario Meliadó
- 10 Les lettres de Charles Waddington à Victor Cousin (1844–1863) 221
Dominique Couzinet
- 11 Victor Cousin et la Renaissance. Annexe photographique 249
Luc Courtaux, Dominique Couzinet et Mario Meliadó
- Bibliographie générale 273
- Index des noms 293

Écrire l'histoire de la philosophie de la Renaissance à l'époque de Victor Cousin : acteurs intellectuels, enjeux idéologiques et institutionnels

Mario Meliadó

Universität Siegen

L'histoire de la philosophie s'est imposée en France comme la discipline centrale au sein de l'institution philosophique, au cours de la première moitié du XIX^e siècle.¹ Ce processus, qui reposait sur la longue influence intellectuelle et politique exercée par Victor Cousin (1792–1867), a coïncidé avec l'élaboration d'un schéma historiographique et interprétatif qui conférait à la Renaissance, en tant qu'époque philosophique, un irrémédiable statut d'infériorité. L'effort d'érudition impressionnant accompli par l'école de Cousin pendant les décennies où il a exercé son hégémonie sur le système académique français n'a pas trouvé dans la Renaissance son champ d'action privilégié.² En effet, déjà dans ses cours à la Sorbonne de 1829, Victor Cousin ne reconnaissait à la Renaissance ni consistance philosophique, ni spécificité de contenu, et présentait la pensée des XV^e et XVI^e siècles comme un mouvement caractérisé par la répétition des systèmes antiques, l'absence de méthode et une attaque aveugle contre le principe d'autorité.³

En 1847, Émile Saisset (1814–1863), professeur à l'École normale et traducteur de Spinoza, constatait le retard important des études sur la pensée des XV^e et XVI^e siècles par rapport aux recherches déjà effectuées sur l'antiquité, le

-
- 1 Sur le processus d'institutionnalisation de l'histoire de la philosophie en France et le rôle de Victor Cousin, voir U. J. Schneider, *Philosophie und Universität. Historisierung der Vernunft im 19. Jahrhundert*, Hamburg 1999 ; D.R. Kelley, *The Descent of Ideas. The History of Intellectual History*, London/New York 2002 ; G. Piaia, « Storicismo ed eclettismo : L'età di Victor Cousin », dans : G. Santinello, G. Piaia (éds), *Storia delle storie generali della filosofia*, vol. 4/11 : *L'età hegeliana*, Roma/Padova 2004, pp. 89–200 ; C. König-Pralong, *La colonie philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux XVIII^e et XIX^e siècles* (En temps & lieux, 83), Paris 2019.
 - 2 Pour un aperçu général, voir R. Raggianti, « Immagini del Rinascimento nell'Ottocento francese », dans : R. Raggianti, A. Savorelli (éds), *Rinascimento mito e concetto*, Pisa 2005 (Seminari e convegni, 2), pp. 135–178.
 - 3 Voir, par exemple, V. Cousin, *Cours de l'histoire de la philosophie*, vol. 1, Paris 1829, pp. 65–66 ; 394 et 434.

moyen âge ou la modernité.⁴ Il soutenait pourtant à la fois l'idée de la nécessité intrinsèque de ce délai. La période historique née de la crise de la scolastique, et qui s'était symboliquement close avec la publication du *Discours de la méthode* (1637), selon la chronologie rendue canonique par les célèbres conférences de Cousin, devait se résoudre en une simple phase de transition. Dépourvue de physionomie autonome, la Renaissance était plutôt le résultat confus et contradictoire d'un double processus dont le centre de gravité se situait ailleurs : la lente dissolution de la culture médiévale et la préparation encore incertaine des temps nouveaux. L'ordre logique immanent à la recherche historiographique justifierait alors, selon Saisset, l'état de retard dans lequel se trouvait la connaissance de la philosophie de cette époque : « la Renaissance n'est venue et ne devait venir que la dernière ».⁵

Les raisons de cette infériorité conceptuelle étaient toutefois largement politiques. En effet, la Renaissance s'est trouvée exclue du mythe philosophique de la nation élaboré par l'école éclectique. Cousin attribuait au « génie français », incarné par les figures tutélaires d'Abélard et de Descartes, à la fois la création de la scolastique et la découverte de la méthode qui inaugurerait la modernité.⁶ Et si la légende de la scolastique « française » a produit une légitimation implicite, mais non inconditionnée, de la culture catholique et théocratique héritée de l'ancien régime, sous la bannière du cartésianisme s'abritaient les libertés inaliénables mais mesurées, garanties par la monarchie constitutionnelle. Dans la médiation politique et culturelle que le cousinisme proposait à la nation, il n'y avait pas de place pour la Renaissance ; en retour, la Renaissance était confinée ailleurs : pour Cousin, « l'Italie [...]

4 É. Saisset, « Giordano Bruno et la philosophie au seizième siècle », *Revue des deux mondes*, 15 juin 1847, pp. 1071–1105, en particulier p. 1083 : « Au milieu de ce mouvement universel et fécond d'études historiques, où le goût de notre siècle entraîne les esprits, et qui a ramené tour à tour à la lumière les principales époques de la pensée humaine, restitué tant d'antiques systèmes, ranimé tant de souvenirs ; remué tant d'idées, labouré enfin en des sens si divers le champ du passé, on peut remarquer que la philosophie du XV^e et du XVI^e siècle a été presque entièrement négligé. Autant la littérature de la renaissance est aujourd'hui bien connue, grâce aux belles esquisses de M. Saint-Marc Girardin, de M. Chasles, et au tableau achevé qu'en a tracé depuis M. Sainte-Beuve, autant est restée dans l'ombre la philosophie de cette époque ».

5 *Ibid.*

6 Cf. C. König-Pralong, *Médiévisme philosophique et raison moderne. De Pierre Bayle à Ernest Renan*, Paris 2016 (Conférences Pierre Abélard) ; F. Azouvi, *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Paris 2002 (L'esprit de la cité), en particulier pp. 177–211 ; M. Meliàdò, « Die Verwandlungen der Methode : Victor Cousin und die scholastische Genealogie der cartesischen Vernunft », dans : U. Zahnd (éd.), *Language and Method. Historical and Historiographical Reflections on Medieval Thought*, Freiburg i.Br./Berlin/Wien 2017 (Paradeigmata, 41), pp. 309–335.

est, à proprement parler, le théâtre de la philosophie de la Renaissance ». ⁷ Phénomène essentiellement « italien », la Renaissance était également dominée, selon lui, par une imagination et un enthousiasme hostiles à la rigueur philosophique et par un esprit de révolte désordonné, proche de l'anarchie et de l'impiété dont Giulio Cesare Vanini (1585–1619) est l'archétype. Mais l'exclusion de la Renaissance hors du patrimoine symbolique de la nation a eu un résultat paradoxal, bien que calculé : son association implicite avec l'événement qui, plus que tout autre, a marqué l'histoire récente et la conscience française, la Révolution. Telle est donc l'ambiguïté fondamentale de la Renaissance comme entité historiographique à l'époque de Victor Cousin : marginalisée, mais d'une certaine manière omniprésente ; négligée, et pourtant toujours disponible pour une puissante récupération idéologique.

Cet ouvrage propose une approche globale des reconstructions érudites et des utilisations polémiques de la culture philosophique de la Renaissance dans la France du XIX^e siècle et replace l'historiographie française dans la perspective transnationale d'un transfert franco-italien et franco-allemand. On a centré l'attention sur une relecture politique de la pratique historiographique selon trois perspectives complémentaires de travail : un questionnement des implications idéologiques de la discussion sur le statut de la Renaissance comme « époque philosophique » dans la quête d'autonomie disciplinaire de l'historiographie de la Renaissance, face à la concurrence du médiévisme philosophique et du « modernisme cartésien » ; un examen des usages et des appropriations symboliques de certains figures ou de certaines doctrines de la Renaissance dans les débats culturels du XIX^e siècle ; une analyse des différents positionnements face à la Renaissance chez les représentants de l'école cousinienne et ses antagonistes, en tenant compte de leurs réseaux personnels, académiques et politiques.

Il n'est pas surprenant que les initiatives de réhabilitation philosophique de la Renaissance dans la France du XIX^e siècle soient venues, plus ou moins directement, du dehors ou de la périphérie de l'institution philosophique et se soient constituées en instances de critique ou de dissidence. Les tentatives de réappropriation positive de la Renaissance trahissent en premier lieu une sensibilité étrangère : l'influence de la culture italienne ou allemande. Elles s'enracinent ensuite loin du centre parisien du savoir philosophique et de la Sorbonne. Enfin, elles se situent souvent hors du périmètre idéologique (et confessionnel) du cousinisme orthodoxe. L'apparition de l'enseignement de l'histoire de la philosophie de la Renaissance dans un cadre institutionnel

⁷ V. Cousin, « Vanini. Ses écrits, sa vie et sa mort », *Revue des deux mondes*, 1^{er} décembre 1843, pp. 673–728, ici p. 677.

est un épisode à première vue périphérique dans le contexte universitaire français du XIX^e siècle. Elle s'est produite, entre 1841 et 1842, dans une région située à la frontière franco-allemande, à la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, à l'initiative d'un émigré italien, Giuseppe Ferrari (1811–1876), qui exprimait là une position tout à fait marginale dans le scénario intellectuel alors dominé par le cousinisme.⁸ Le jeune et ambitieux éditeur de Vico avait d'abord obtenu le soutien institutionnel de Cousin, avant de devenir l'un de ses adversaires les plus acharnés.

Les leçons de Ferrari laissent entrevoir son adhésion aux idéaux socialistes de Pierre Leroux (1797–1871), avec qui il a collaboré à l'entreprise de l'*Encyclopédie nouvelle* (1836–1843). Comme le montre Gregorio Piaia dans ce volume, l'ouvrage de Leroux et Jean Reynaud (1806–1863), destiné à l'éducation populaire, reproduit une galerie de portraits, de Girolamo Cardano (1501–1576) à Tommaso Campanella (1568–1639), qui donne toute sa place à la Renaissance dans le récit du progrès de la raison moderne conduisant à la Révolution. Cette dynamique sera renversée par les cousiniciens dans le grand tableau du *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844–1852) dirigé par Adolphe Franck (1809–1893), où la Renaissance est coupée de la modernité et associée négativement à la Révolution dans une même condamnation morale, intellectuelle et politique. En même temps, le cours de Ferrari s'inscrivait dans un mouvement de redécouverte de la Renaissance qui se situait hors du champ disciplinaire de la philosophie et était plutôt lié à l'enseignement proposé dans les années 40 au Collège de France par Jules Michelet (1798–1874) et Edgar Quinet (1803–1875) – Michelet occupant la chaire d'Histoire et de morale (1838) et Quinet celle des Langues et littératures de l'Europe méridionale (1841). À la lumière de ce que Catherine König-Pralong définit dans sa contribution comme le « contre-projet intellectuel » de Michelet, la Renaissance devient donc un « sujet stratégique » sur le terrain des affrontements entre traditions disciplinaires et lieux de savoirs. Par ailleurs, les rapports d'influence entre Michelet et Ferrari étaient probablement réciproques : Ferrari, élève à Milan de Giandomenico Romagnosi (1761–1835), a joué un rôle essentiel dans l'introduction en France d'une relecture « italienne » de Giambattista Vico (1668–1744), opérée à travers la théorie des héritages culturels et de l'*incivilimento* de son ancien maître milanais. Dans l'histoire de la réception croisée et de l'émigration intellectuelle reconstruite par Rocco Rubini, la *translatio* de Vico

8 Voir M. Meliadó, « Machiavel à Paris : l'historiographie philosophique sur la Renaissance et la dissidence idéologique contre l'éclectisme (1829–1843) », dans : D. Antoine-Mahut, D. Whistler (éds), *Une arme philosophique : l'éclectisme de Victor Cousin*, Paris 2019 (Actualité des classiques), pp. 53–68.

d'Italie en France aurait à son tour inspiré l'« invention » de la Renaissance par Michelet, sous sa forme qui deviendra célèbre avec la publication du septième volume de l'*Histoire de France* en 1855.

C'est également à Strasbourg, dans le Séminaire protestant de théologie, que s'est formé Christian Bartholmèss (1815–1856), auteur de deux volumes substantiels sur la vie et les œuvres de Giordano Bruno (1548–1600), que l'on peut considérer comme le véritable commencement de l'érudition philosophique française dans le champ des études sur la Renaissance (1846–1847). Cependant, si le Bruno de Bartholmèss est fidèle à la méthode historiographique de Cousin, il suit l'inspiration philosophique de Friedrich W. J. Schelling (1775–1854) qui avait élevé le philosophe napolitain au rang de porte-parole de l'*Identitätsphilosophie*. Alsacien, germanophone et de confession luthérienne, Bartholmèss est rapidement devenu l'un des médiateurs de la culture philosophique allemande, à l'école de Victor Cousin.⁹ De plus, le *Jordano Bruno* de Bartholmèss suivait d'un an seulement la traduction française du dialogue de Schelling, *Bruno ou du principe divin et naturel des choses* (1845), publiée par le républicain révolutionnaire Claude Husson. Mais le cas historiographique de Bruno n'a pas seulement fourni un espace de débat pour se positionner implicitement par rapport au « panthéisme allemand ». Comme le précise Delphine Antoine-Mahut, la mobilisation de Bruno dans le cercle du spiritualisme français se révèle aussi un moyen puissant pour se démarquer, sur la scène des polémiques contemporaines, de l'athéisme philosophique d'une part, et de la tyrannie dogmatique de la religion de l'autre.

Quant au disciple et ancien secrétaire de Cousin, Charles Waddington (1819–1914), lorsqu'il succède à Bartholmèss au Séminaire protestant de Strasbourg en 1856, c'est pour y prêcher le spiritualisme cousinien, après avoir renoncé à faire de Pierre de La Ramée (Ramus, 1515–1572), objet de sa thèse latine, le précurseur de Descartes. La réception négative de sa thèse montre en effet à quel point Waddington est resté prisonnier du dilemme dans lequel il se plaçait en tant que disciple de Cousin : il ne pouvait pas à la fois critiquer la témérité de Ramus et le caractère superficiel de sa démarche scientifique (conformément à la vision cousinienne des philosophes de la Renaissance), et faire de lui le principal annonciateur de Descartes. Dominique Couzinet montre dans ce volume que la tentative d'intégrer la Renaissance au patrimoine national à travers la figure de Ramus s'est accompagnée d'une longue marginalisation institutionnelle pour son promoteur.

9 Sur l'image de l'Allemagne véhiculée par l'historiographie philosophique française, voir M. Espagne, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris 2004 (Bibliothèque franco-allemande).

Si la philosophie des XV^e et XVI^e siècles se constitue alors comme un objet de recherche allogène, étranger au substrat idéologique sur lequel repose la pratique cousinienne de la discipline, la possibilité d'un discours sur la Renaissance passe, en retour, par une neutralisation de l'intérêt pour les doctrines. Dans la seule étude que Cousin a consacrée explicitement à cette époque, celle sur Vanini (1843), analysé dans ce volume par Mario Meliadó, on peut retrouver la formulation claire d'un puissant paradigme interprétatif : la réduction de l'historiographie philosophique à la biographie du philosophe, la délégitimation des écrits philosophiques en faveur d'une reconstitution presque théâtrale de la vie, du procès, et de la mort tragique du philosophe. Dans leur ensemble, les recherches rassemblées dans ce volume montrent comment la galaxie cousinienne n'a cependant pas été dépourvue de « micro-tensions » (pour citer à nouveau Catherine König-Pralong) ou de variations herméneutiques significatives. Les travaux, entre autres, de Xavier Rousselot (1805–1895), du Duc de Caraman (1811–1868), de Barthélemy Hauréau (1812–1896), Francisque Bouillier (1813–1899), Frédéric Morin (1823–1874), Ernest Renan (1823–1892) jusqu'à Théophile Desdouts (1836–1898), documentent des options interprétatives divergentes, des démarcations mutuelles, et un espace de débat en constante évolution. Enfin, les œuvres de Cousin elles-mêmes révèlent des oscillations surprenantes et trahissent des lectures inattendues. Tel est le cas, examiné par Guido Giglioni, du *De natura substantiae energetica* du médecin et philosophe anglais Francis Glisson (1599–1677) que Cousin connaît et utilise. Et il n'est pas entièrement parvenu à occulter la dette de Glisson et du XVII^e siècle à l'égard d'une vision novatrice de la matière et de la nature conduisant à Leibniz et Maine de Biran que lui-même refusait à la Renaissance, dans sa construction d'une *Histoire générale de la philosophie*.

Le livre se divise en trois sections. La première rassemble des articles qui développent une vue d'ensemble, traversent différents contextes sociaux et institutionnels, et croisent différents genres littéraires et domaines disciplinaires. La partie centrale, la plus étendue, s'ordonne autour de plusieurs figures historiographiques représentatives : Ramus, Bruno, Vanini, Vico et Glisson.¹⁰

¹⁰ Pour une typologie des figures historiographiques, dans la perspective diachronique d'une histoire de l'histoire de la philosophie, voir les réflexions de C. König-Pralong, « Introduction. Individuals in the History of Philosophy », dans : C. König-Pralong, M. Meliadó, Z. Radeva (éds), *'Outsiders' and 'Forerunners'. Modern Reason and Historiographical Births of Medieval Philosophy*, Turnhout 2018 (Lectio, 5), pp. 9–26. En ce qui concerne plus particulièrement l'historiographie française du XIX^e siècle, voir D. Antoine-Mahut, « Philosophizing with a Historiographical Figure. Descartes in Degérando's *Histoire comparée des systèmes de philosophie* (1804 and 1847) », *British Journal of the History of Philosophy* 28/3 (2020), pp. 533–552.

L'ordre est ici extérieur, car les articles tracent des parcours de lecture croisés et sont conçus dans un dialogue mutuel. Une troisième partie documentaire présente, d'une part, la correspondance de Cousin avec ses deux disciples les plus impliqués dans la recherche savante sur la Renaissance, Bartholmèss et Waddington, et témoigne de la complexité de leurs relations académiques et personnelles avec le maître ; d'autre part, elle offre une anthologie photographique de documents tirés des archives privées de Victor Cousin : livres rares et anciens d'auteurs de la Renaissance, papiers de travail et notes, lettres extraites de sa correspondance privée et enfin études historiographiques publiées en France au XIX^e siècle.

Ces travaux ont pour origine une journée d'étude organisée par Dominique Couzinet (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – ISJPS) et Mario Meliadó (Universität Siegen) qui s'est déroulée à la Bibliothèque Interuniversitaire de la Sorbonne, le 21 juin 2019. Elle s'accompagnait d'une exposition de manuscrits et d'imprimés issus du fonds Victor-Cousin, sous la responsabilité scientifique de Luc Courtaux (BIS), Dominique Couzinet et Mario Meliadó, réalisée par le Département des manuscrits et des livres anciens de la BIS (17 juin–26 juillet 2019). Une sélection de documents présentés en exposition, intitulée « Victor Cousin et la Renaissance », est reproduite en annexe. Les éditeurs du volume remercient Madame Jacqueline Artier, responsable du Département des manuscrits et des livres anciens de la Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne et son adjointe Madame Isabelle Diry-Löns pour avoir facilité la reproduction des textes et des images, ainsi que Monsieur Luc Courtaux, responsable des collections de philosophie, pour les avoir aidés à de nombreux titres dans leurs recherches documentaires. Les éditeurs tiennent également à remercier Jasmin Stelter (Universität Siegen) pour sa coopération dans la réalisation des index.